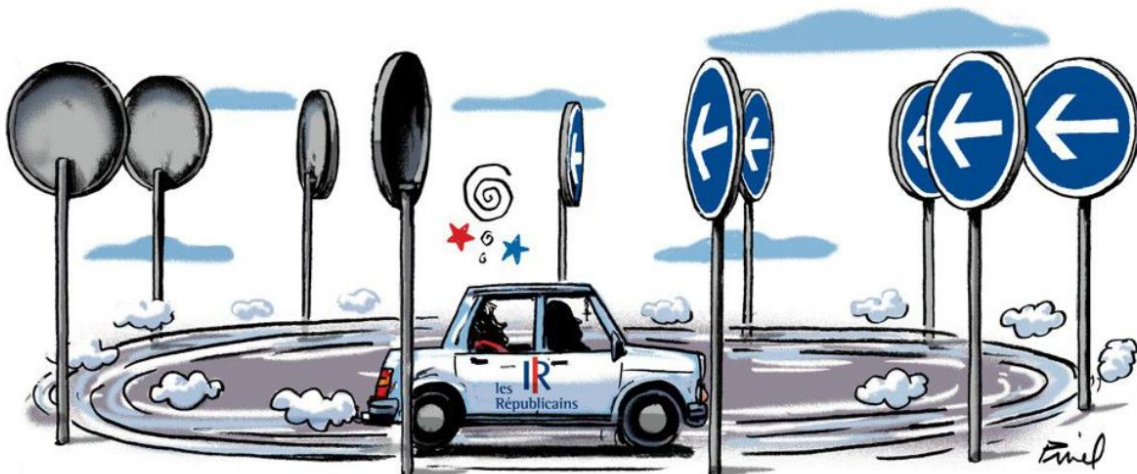


ANALYSE

Qu'est-ce qui fait mourir la droite ?

La démission, hier, de Valérie Pécresse du parti Les Républicains, dans la foulée d'une élection européenne désastreuse, a achevé de précipiter la droite dans une crise majeure. Fuite des chefs, érosion des militants, incapacité à produire des idées : aujourd'hui, la question de la survie de LR est posée. Relégué en seconde division, le mouvement a perdu son pouvoir d'attraction auprès des électeurs. Comme le Parti socialiste avant lui.

[Lire plus tard](#) [Éditos & Analyses](#)

Par **Cecile CORNUDET**

Publié le 07/06 à 07h00

Depuis deux ans, la cause était entendue. Les Républicains ne sont pas le PS. Ils ont fait 20 % à l'élection reine qu'est la présidentielle, et encore près de 16 % aux législatives. Ils sont certes concurrencés par Emmanuel Macron et sa politique réformiste, mais l'électorat est devenu si volatil qu'il peut répondre à des oeillades un moment et choisir à un autre de retrouver ses premières amours. Pouvait-on croire que la droite traditionnelle, héritière de De Gaulle, Pompidou, Giscard, Chirac, Sarkozy, **mourrait donc ainsi au champ d'honneur européen**, ce scrutin dont on a toujours dit qu'il n'avait aucun réel impact sur la vie nationale ? Eh bien oui, l'hypothèse n'est plus impossible. LR s'est « partisocialisé » le temps d'un éclair.

Cercle militant rétréci

Deux ans après ce qui ne devait être qu'un « accident industriel » nommé Fillon, la droite se réveille avec les stigmates d'un grand tsunami. Son cercle militant s'est rétréci. Elle compterait moins de 50.000 adhérents (30.000 même, disent certains), quand l'élection interne de Wauquiez en 2017 avait mobilisé 100.000 votants et celle de Sarkozy, en 2014, 158.000. Elle ne produit plus d'idées. Elle n'a pas réussi à tirer les leçons de la nouvelle donne politique et à réinventer le rôle d'opposant. Ses chefs la fuient. Xavier Bertrand et François Baroin hier, Laurent Wauquiez et **Valérie Pécresse aujourd'hui**. Y compris chez ceux qui restent, le débat n'est plus tabou : ne faut-il pas tout simplement liquider LR ?

Quand on leur demande de se positionner sur l'échiquier politique, les électeurs répondent pourtant présent. Ils seraient 16 % à se dire spontanément « de droite » et 9 % de « centre droit », soit 25 % au total, vient de constater l'institut Elabe dans une enquête. D'où vient, dès lors, l'impression que la droite s'est installée sur un Escalator qui n'en finit pas de descendre, comme l'ont montré mardi, et malgré lui, les images de **Gérard Larcher, président du Sénat** ?

Seuil critique

Sans doute d'un phénomène que l'on sous-estime: il y a en politique des seuils critiques. Vous êtes dans le duo qui gouverne la France en alternance depuis quarante ans et c'est vers vous que viennent les alliés politiques et les électeurs. Vous n'en faites plus partie, et ce sont d'autres que l'on regarde. La dégringolade est immédiate.

« Etre rétrogradé en deuxième division porte un coup terrible aux partis à qui ça arrive », constate le politologue Jérôme Fourquet. « Quand le PS était une force dominante, il avait une capacité d'agrégation ; depuis le score de Benoît Hamon à la présidentielle, il ne l'a plus, les vannes se sont ouvertes. LR connaît la même situation. » Ce que confirme le député LR Arnaud Viala, effondré par le désert qu'il voit soudain sur le terrain. « On est tombé tellement bas que notre capacité d'attraction est très faible. »

Electeur consommateur

L'électeur est devenu un consommateur comme un autre, qui regarde son intérêt, financier peut-être mais aussi politique. Où mon vote va-t-il être utile ? Les retraités attachés à la droite depuis toujours ont cette fois basculé chez Emmanuel Macron. Utile pour maintenir l'ordre face aux « gilets jaunes », utile pour faire barrage au Rassemblement national.

Mais si l'électeur est devenu infidèle, rien n'interdirait qu'il revienne à LR ? Sauf que le parti a un deuxième défaut. « *Puisque la nouvelle normalité est la volatilité, le vote et l'engagement à la carte, l'affaiblissement des fidélités et le désengagement partisan, le problème de la droite pourrait être tout simplement de ne pas être une structure neuve et vierge de tout bilan* », avance la politologue Chloé Morin, chargée de projets internationaux chez Ipsos. Ni première ni neuve, voilà qui commence à faire beaucoup.

L'échappée des leaders

Heureusement, dans les moments de tempête, il y a les hommes, les grands s'entend, sans lesquels l'histoire politique ne serait rien. Or qui a été au rendez-vous LR ? Personne. Tous échappés car n'y croyant plus. Ou utilisant le parti à des fins personnelles, sans chercher à guérir les blessures internes, sans le remettre au travail, sans le pousser pour qu'il se réinvente. Des hommes politiques devenus des consommateurs en somme, eux aussi, cherchant leur intérêt avant le reste.

Grand cadavre à la renverse

Une reconquête sans structure, sans militants, sans électeurs, sans pensée renouvelée, et sans pouvoir jouer du balancier de l'alternance, la droite n'a jamais connu cela dans le passé.

Xavier Bertrand a vu le premier son parti comme un « *grand cadavre à la renverse* » qu'il fallait réinventer. Il n'est plus possible d'être un opposant comme avant, a-t-il théorisé depuis l'élection d'Emmanuel Macron, les électeurs ne le supportent plus. Il n'est plus nécessaire d'avoir un parti. Il faut faire (dans sa région), applaudir aux réformes parfois, les contester quand il y a lieu, faire des propositions toujours et espérer qu'elles soient reprises (comme la prime Macron versée par les entreprises). Il faut regarder les failles du président pour mieux ciseler son propre profil, à « hauteur d'homme » en l'occurrence, les pieds dans la glaise. Se poser en alternative plus qu'en opposition frontale. Mais cela a pour lui un impératif: il faut qu'Emmanuel Macron échoue.